Notre maître d'allemand

Autor(en): **Fauconnet-Baudin, e.**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **4 (1961)**

Heft 1

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NOTRE MAÎTRE D'ALLEMAND

Vingt ans se sont écoulés depuis le dernier cours que j'ai suivi sur le « Poetischer Realismus », et le dernier séminaire sur « Gottfried Keller als Politiker ». J'ai beaucoup oublié, hélas, ce que j'ai appris et mémorisé pour mes examens, mais mon maître d'allemand, Gottfried Bohnenblust, je ne l'oublie pas, car le professeur digne et fort conscient de sa dignité, était aussi un homme sensible et émotif, dont la courtoisie germanique un peu brusque s'alliait à une amabilité naturelle et chaleureuse. Bien que souffrant d'une surdité déjà prononcée qui le gênait beaucoup et rendait difficile la moindre conversation avec lui, il était un de nos maîtres les plus attachants, l'un des plus aimés.

Lorsqu'il entrait dans l'auditoire III de l'Ancienne Académie, Bohnenblust saluait. Avant de s'incliner sur le seuil de la porte, il lançait un regard vif à la quinzaine d'étudiants qui l'attendaient dans les bancs, puis, rapidement, il courbait le cou. En se redressant, il soulevait sa serviette contre sa poitrine pour ne pas la heurter contre le montant des escaliers étroits de la chaire, et gravissait avec lenteur les quatre marches, la tête haute, auréolée de souples et longs cheveux blancs, ses livres sur son cœur. Tout en vidant sa serviette, il distribuait encore quelques petits saluts à son auditoire : à l'étudiant qui devait présenter son travail de séminaire, à l'étudiante qui le regardait, prête à écouter ; il secouait la tête en apercevant l'élève qui rentrait de maladie ou d'une absence prolongée. Ainsi il prenait contact avec nous par le regard rapide de ses admirables yeux brun clair. La mobilité de son visage aux traits accusés, comme burinés, retenait l'attention, les gestes fréquents des mains étonnaient et les nouveaux venus considéraient leur professeur avec un intérêt amusé.

Cependant Bohnenblust, ayant disposé ses livres autour de lui et sa montre à sa gauche, serrait et desserrait les lèvres comme un instrumentiste à vent qui s'apprête à jouer, puis il enchaînait : « Meine Damen und Herren, das letzte Mal... »

Sa voix — elle m'échappe, je ne l'entends plus dans mon souvenir — n'était pas claire, le timbre devait en être plutôt sourd, mais elle s'appuyait sur un souffle extraordinaire, puissant et souple qui lui permettait de déclamer de longues tirades sans respirer. Sa langue belle, très phrasée, très travaillée était pourtant difficile à suivre, toute sertie d'aphorismes et de citations le plus souvent en vers, que nous ne savions à qui rapporter. Dans son ensemble, l'exposé se tenait admirablement, mais l'étudiant apprenant encore l'allemand, desservi par une culture littéraire insuffisante, comprenait mal, ne pensait pas assez à l'avance, perdait du temps et le fil de la pensée. Au début de nos études, tout au moins, l'essentiel nous échappait et nos notes n'étaient qu'un misérable reflet du cours qu'il eût été avantageux de connaître d'avance dans ses grandes lignes, sous une forme résumée.

Mais si nous, les Romands, n'étions pas souvent à la hauteur de cet enseignement, nos camarades suisses allemands ou juifs-allemands qui, en ce temps-là, formaient la bonne moitié de l'auditoire, l'appréciaient beaucoup. Nous leur empruntions leurs notes quand ils le voulaient bien.

Tout changea pour moi, lorsque nous abordâmes le « Poetischer Realismus ». Je m'aperçus qu'en travaillant mes auteurs à la maison, je pouvais me passer de comprendre le cours à la lettre. Je me laissai alors porter par le souffle, le rythme et la musique des vers que Bohnenblust nous disait avec un élan de tout son être, un sens de la répétition ou de la progression qu'il soutenait du geste, de la voix et de sa respiration ; nous lui vîmes des larmes même, qui donnaient un éclat plus brillant à ses yeux aussitôt voilés par ses épais sourcils rabaissés. Et je revois cette main ouverte, sensible, accueillant les mots : Seele, Geist, Gott und Liebe, leur donnant de l'envol puis se tenant en l'air un instant encore, comme pour en recevoir l'écho. Cet artiste me fit sentir, plus que personne au monde, que la langue poétique est une musique, car il s'en servait et la servait en homme-acteur touché par les pensées des poètes et vibrant à leur expression musicale.

Un jour, son bras gauche faucha sa montre posée près de lui : elle tomba de la chaire, haute de deux mètres. Avec vivacité, Bohnenblust dégringola les marches de son escalier, plongea sur la malheureuse, regrimpa dans sa chaire et, montrant tous les signes d'une très vive émotion, la porta dix fois à son oreille, la tourna, la retourna, la

caressa, la fourra dans son gousset, l'en ressortit, la posa devant lui, la reprit avec une sorte de terreur entre ses mains... il était si inquiet que nous nous sentions émus avec lui. Tout à coup, il redescendit de sa chaire en baragouinant quelque chose d'inintelligible et tendit sa montre à l'un de mes camarades qui comprit pourtant ce qu'il fallait faire. Il la mit à son oreille et, d'une voix claire et forte pour se faire entendre aussitôt : « Elle marche, Monsieur ! » Alors notre maître salua, reprit sa montre avec une joie touchante et quelques mots bredouillés, s'inclina encore une fois et la leçon continua comme d'habitude.

Sa bonté était proverbiale et sa générosité grande. Il n'aimait pas à mettre de mauvaises notes. Il « repêchait » de son mieux les candidats malchanceux, se rappelant qu'ils avaient été plus brillants une autre fois et estimant que ceci pouvait compenser un peu cela.

Par contre il n'admettait pas de remettre à plus tard un travail de séminaire fixé au début du semestre. Il refusait le renvoi avec douceur, avec bonté, inexorablement. Je me rappelle que je cherchai une fois à le fléchir sur ce point, ayant trouvé quelqu'un disposé à prendre ma place. J'avais, bien entendu, une raison valable pour motiver ma demande. Il m'exprima ses regrets de ne pas entrer dans mes vues, puis, soudain, avec une certaine malice, il me rappela que d'avoir perdu sa mère à l'âge de neuf ans et son père, à dix, n'avait pas empêché Bach d'écrire des œuvres impérissables et qu'il faut apprendre à faire ce qu'on doit malgré les circonstances gênantes... et il me laissa là, interdite, en compagnie de l'orphelin Jean-Sébastien et son génie en puissance et mon travail à terminer sans délai.

Parmi tant de titres à notre reconnaissance, il en est un, peut-être le plus important pour nous tous, que je tiens encore à mentionner ici : Bohnenblust a voulu nous apprendre la valeur de la critique positive.

Il était d'usage que l'étudiant ayant présenté un travail de séminaire, fît la semaine suivante la critique de son successeur. Mais il était autorisé à n'exposer qu'une critique positive, à relever la clarté de l'exposé, l'heureuse composition de l'ensemble, la correction du style, l'élégance de la langue, le choix du vocabulaire, la pose de la voix, etc., tandis que notre maître se réservait la tâche plus ingrate de compléter le travail, de redresser les erreurs, de recomposer le tout, si cela était nécessaire, avec une prudence et une délicatesse d'expression auxquelles nous n'étions pas habitués, si bien que nous nous trompions parfois sur la valeur réelle de notre exposé.

Mais là encore, Bohnenblust attendait de nous plus que nous n'étions capables de réaliser. Connaissant peu ou mal le sujet que

notre camarade venait d'étudier, nous nous bornions à n'exprimer que quelques phrases banales souvent les mêmes, honteux de notre langue malhabile. « Je vous laisse le beau rôle », disait-il avec son bon sourire pour nous encourager, « le beau rôle, mais aussi le plus difficile, car, ce qui va bien, va de soi, et ce qui est bon est souvent essentiel, donc moins aisé à dégager que des détails fortuits et secondaires dont s'empare aussitôt la critique négative ».

Malgré ces recommandations, nos critiques restèrent souvent superficielles et stéréotypées, à part celles de certains Allemands distingués. Mais ce pauvre résultat ne découragea pas notre maître, du moins n'en fit-il rien paraître. Il était sûr de la nécessité de nous pousser à cet effort de générosité plus subtile qui, si elle est naturelle à quelques-uns, reste plus ou moins étrangère à beaucoup d'humains.

Dans ce domaine comme dans d'autres et quel que soit le résultat, Gottfried Bohnenblust voulait que nous soutenions notre effort et il aimait à répéter :

« Wer immer strebend sich bemüht
Den können wir erlösen. »

E. Fauconnet-Baudin.